

**E/1952.04.03 — André Malraux, «Rencontre avec Malraux», entretien accordé à Gabriel d'Aubarède, *Les Nouvelles littéraires* [Paris], vol. 3, n° 1283, 3 avril 1952, p. 1 et 4.**

---

**André Malraux**

### **Rencontre avec Malraux (entretien)**

Ma première «rencontre» avec l'auteur de *La Condition humaine*, date de près d'un quart de siècle. Elle eut lieu dans un modeste café de la rue de Grenelle où s'assemblait, le soir, l'équipe de la N.R.F. d'alors. Entre Paulhan et Arland, je vis un prestigieux jeune homme au grand front protubérant, pâle, concentré, nerveux, si nerveux qu'il semblait souffrir d'être immobilisé derrière cette table.

Aujourd'hui, il me reçoit, à Boulogne-sur-Seine, dans une grande villa au luxe de grand style : N'y voit-on pas le *Moulin de la galette* de Renoir, une peinture persane ancienne, un Modigliani, des Picasso, et même des fresques d'Arezzo ? Attention ! Ce ne sont que des reproductions, mais de la taille des originaux, et fidèles à s'y méprendre : le «Musée imaginaire»...

Bien qu'il ait pris de la carrure, c'est le même homme. Il me semble que ses photos accusent les marques de la maturité. En réalité, on les discerne à peine. Ou l'incessante animation de ce visage lumineux les fait-elle oublier ?

Dans l'intervalle, cependant, que d'aventures, que de combats ! Cet homme fut présent là où se produisirent presque tous les événements de ce quart de siècle tempétueux. Il nous a raconté, dans *La Voix royale*, son aventure d'Indochine et, dans *La Condition humaine*, celle qu'il a vécue en Chine. *L'Espoir* nous le montre à côté des républicains en Espagne.

En 1940, il s'engage dans les chars. Durant l'occupation, il devient le colonel Berger. Arrêté par les hommes de la division *Das Reich*, il s'évade, signale et fait bombarder par la R.A.F. le corps d'élite allemand. En 1944, il entraîne un régiment jusqu'au cœur de l'Allemagne... Le voilà devenu un des chefs du Rassemblement aux côtés du général de Gaulle, son ami.

Depuis *Les Noyers de l'Altenburg*, fragment épargné de *La Lutte avec l'Ange*, détruit par l'ennemi, il ne nous a point donné de roman. C'est avec un monumental ouvrage d'art, *Les Voix du silence*, qu'André Malraux a fait sa rentrée littéraire.

La somme de connaissances que suppose cette immense étude donne le vertige; ne serait-ce que le choix de près de quatre cents planches admirables. S'éloignerait-il de la création? Le grand aventurier assagi oublierait-il, dans les plaisirs sédentaires de l'érudition, les révoltes de sa jeunesse et son amour de l'action? Essayons de le savoir...

— Ce mystérieux domaine de l'art que vous avez embrassé dans sa prodigieuse étendue aussi bien dans le temps que dans l'espace, pourriez-vous préciser de quel point de vue vous l'avez considéré?

— Tout d'abord, je ne distingue pas le domaine de l'art des autres. La volonté de création artistique ne me semble pas plus s'opposer à la volonté de transformation du monde que la pensée scientifique, par exemple... Quand j'essaie d'exprimer ce que m'a révélé la révolution espagnole, j'écris *L'Espoir*; quand j'essaie d'exprimer ce que m'ont révélé l'art et sa métamorphose actuelle, j'écris *Les Voix du silence*, c'est tout... J'ai tenté de mettre l'art sur son vrai plan, de montrer qu'il est une conquête, et que c'est cette conquête qu'il importe de maintenir contre tout ce qui prétend l'asservir...

— Beaucoup s'intéresseront naturellement surtout à votre saisissante analyse de la révolution actuelle de l'art sous l'influence de la large diffusion de la photo, du moulage, de la reproduction en couleurs...

— ... Ce que j'ai nommé le «Musée imaginaire» nous met pour la première fois en face de l'héritage du monde. Notre époque est celle de la plus vaste résurrection de formes que le monde ait connue... Résurrection que nous savons d'ailleurs inséparable

d'une métamorphose : la seule action du temps n'a-t-elle pas rendu blanches les statues peintes, modifié presque tout ce qui date de plus de six cents ans ?...

L'intérêt porté dans tous les pays, depuis la guerre, à la peinture et à la musique, a dépassé tous les espoirs. Lucidement ou non, nous aspirons à une culture mondiale, peut-être variable selon les nations, mais les unissant dans une volonté commune de rendre intelligible cet héritage écrasant. Cette culture, je crois à notre volonté de l'élaborer. Certes, dans les époques comme celle que nous vivons, la marge qui sépare l'abandon de la décision est étroite. Mais entendons-nous passer notre vie menacée à pleurer sur la mort de la culture européenne, ou chercher ce qu'elle est, et vouloir ce qu'elle peut être ? «Si c'est pour voir la tyrannie, ne t'éveille pas !» écrivait Michel-Ange sur le piédestal de *La Nuit*. Mais, aujourd'hui encore, des hommes vont retrouver dans cette statue, sculptée dans Florence asservie, la figure qui maintint au cours des siècles ce qu'il y a de plus noble en eux...

— Cet héritage du monde que nous découvrent le Musée imaginaire...

Malraux s'est levé. Nerveux, il arpente le vaste studio, de la peinture persane à la fresque italienne. Deux continents, des siècles...

— ... L'héritage du monde n'est pas un capharnaüm d'œuvres, mais la découverte d'une invincible mise en question de l'univers. Il s'agit de savoir ce qu'est la résurrection de mondes que nous connaissons mal et qui, pourtant, nous atteignent d'abord par ces valeurs... Il s'agit de savoir comment le génie pourrait être un moyen de connaissance de l'homme... Dès que la question : «Qu'est-ce que l'art ?» devient sérieuse, dès qu'elle cesse de se superposer à la question puérile : «Comment faut-il s'y prendre pour faire des chefs-d'œuvre ?», la question «Qu'est-ce que l'homme ?» n'est pas loin.

— *Les Voix du silence* avaient paru primitivement sous le titre de *Psychologie de l'art*. On a même pu dire que celle-ci eût été mieux nommée encore «Métaphysique de l'art». Pouvez-vous préciser ce qui distingue les deux versions ?

— Le texte a été modifié page à page, et il y a la matière d'un volume en plus. J'espère que le livre aura conquis ainsi son équilibre. Quinze ans de travail, c'est beaucoup, même avec de longs intermèdes...

— Parmi lesquels la guerre, la résistance, la campagne d'Alsace...

— Voire la maladie. Mais six mois de convalescence sont favorables à une mise au point... Je crois d'ailleurs que j'essaierai de compléter ce livre toute ma vie. J'aimerais aussi en reprendre d'autres, *La Condition humaine*, par exemple. Pourquoi les strates de l'expérience humaine ne se superposeraient-elles pas ?... En somme, *La Psychologie de l'art* est la matière première des *Voix du silence*. Si je l'ai publiée, c'est que je pouvais redevenir soldat, et un livre me paraissait plus sûr qu'un manuscrit : les manuscrits, il leur arrive des malheurs...

— Je suppose que vous faites allusion à la destruction, par la Gestapo de *La Lutte avec l'ange*, que nous déplorons tous ? Est-ce une œuvre décidément perdue ?

— Je suis en train de la refaire. Mais dix ans ont passé. La partie publiée, *Les Noyers de l'Altenburg*, est profondément modifiée, reprise sous une autre technique.

— Mais le reste ?

— Je crois qu'il n'en restera pas vingt pages.

— Sera-ce cependant le même roman ?

— Uniquement en ceci, que les nouvelles plantes sortent des mêmes graines. Il m'est impossible de raconter une deuxième fois une histoire dont je connais la fin. Mais peu importe. Les conflits qui animent les scènes les plus hautes de Dostoïevski, par exemple, sont si peu suscités par les personnages, ils leur sont si bien antérieurs que, dans l'un des carnets de *L'Idiot*, l'assassin n'est pas Rogogine, mais le prince Muichkine ! Dostoïevski avait besoin d'un assassin. Le reste pouvait changer. Ainsi certains romanciers sont-ils beaucoup moins mobilisés par ce qu'ils veulent raconter que par ce qu'ils veulent incarner.

— Une des pages des *Voix du silence* qui m'ont le plus frappé est celle où, parlant courageusement de l'importance de l'imitation en art, vous en donnez pour preuve que,

presque toujours, une authentique vocation d'artiste s'éveille par le «choc» d'une grande œuvre qu'il voudrait refaire. Quel auteur produisit chez vous jadis cette secousse décisive ? Ne serait-ce pas ce Dostoïevski dont vous venez de parler.

— Vous savez, il est plus difficile qu'on ne le croit de connaître les influences qu'on a subies. J'ai admiré Nietzsche et Dostoïevski, Anatole France et Maurice Barrès, Gide, Claudel et Suarès; et comme tous les adolescents de ma génération, les poètes... Le tout premier choc, non, je ne le retrouve pas... Sans doute Hugo, comme tout le monde... Mais je me souviens de deux chocs d'adolescence très violents : Michel-Ange à Florence, et Michelet.

— La Renaissance et le 9 Thermidor... L'art et l'histoire...

— L'histoire a toujours joué pour moi un rôle considérable. Ces dernières années, les événements auxquels j'ai participé m'ont imposé constamment sa présence.

Jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les grandes civilisations furent inséparables des religions. Celles-ci, par des voies diverses, unissaient l'homme à l'univers... Mais, depuis un peu plus de deux siècles, l'homme et le monde se sont désaccordés. D'où le caractère tragique de la pensée moderne.

Dans un article qui m'a frappé, Albérès posait récemment une question pertinente : «Affirmer que l'homme est révolté, ou tragique, c'est affirmer qu'il l'a toujours été, ce qui n'est évidemment pas exact. Alors depuis quand l'est-il ?» Depuis qu'il ne sait plus ce qu'il fait sur la terre, serais-je tenté de répondre. Intellectuel ou non, il se sent frustré. De quoi ? Il le sait mal. D'abord, sans doute, de ce qui prit pour lui, pendant des siècles, les formes du divin...

Ici, attention ! Je ne dis pas que l'homme séparé des dieux n'a rien de mieux à faire que d'aller les retrouver en Asie, au diable – bonne adresse ! – ou à l'église du coin ! Le génie de Pascal n'est pas dans son pauvre pari, et je doute qu'un esprit vraiment religieux prenne au sérieux les conversions qui ressemblent à des polices d'assurances...

A la question : «Comment l'homme peut-il s'accorder à l'univers ?» vient aujourd'hui s'ajouter celle-ci : «Comment peut-il s'accorder à lui-même ?» Or, tout au

long de l'histoire, l'homme s'est accordé à lui-même à travers ce qui le dépasse. Si l'homme moderne pense aujourd'hui que rien ne le dépasse, que les dieux ne sont autre chose que l'expression de son plus haut pouvoir de création, il lui faut fonder son accord sur lui seul, et consciemment.

— Voilà un problème bien ardu ! Apercevez-vous une solution ?

— Je vois deux attitudes possibles : la première, désespérée, est de l'ordre du spectacle. Elle consiste à lutter contre la condition de Sisyphe par son expression héroïque. (Le titre de Camus a la valeur d'un symbole d'époque.) L'art suprême serait celui d'un Michel-Ange athée.

— Voyons la seconde attitude.

— Elle tend dans tous les domaines, de la métaphysique à l'art, à une interrogation. Le mystère de Dieu reflue sur le monde. D'un côté les Danaïdes, de l'autre les Argonautes. Et notre culture entière, même lorsqu'elle se veut ce que j'ai nommé «l'héritage de la noblesse du monde» est en train de devenir une somme de questions posées à l'univers.

— Le lecteur des *Voix du silence* ne peut douter que cette seconde attitude ait vos préférences. Mais croyez-vous qu'une «culture de l'interrogation» soit possible ?

— Je voudrais bien le savoir ! ... Quoi qu'il en soit, depuis Dostoïevski jusqu'à Picasso, c'est bien dans une perspective d'interrogation que me semblent se poser les grandes questions artistiques de notre époque.

— Puisque ni l'étude de l'art ni la politique ne vous ont absorbé tout entier, puisque vous revenez au roman, voudriez-vous nous dire comment il vous semble entrer dans cette perspective ?

— Une part importante de la philosophie moderne se fonde sur l'étude d'états de l'homme. Dans ce domaine, le romancier n'est pas défavorisé. La fiction saisit ces états, les transmet ou les rend intelligibles. Cela ne veut pas dire que le romancier met en scène les idées du philosophe. A travers des individualités plus ou moins imaginaires, il transforme le destin en conscience. Une étrange complexité de son art fait coïncider la lectrice avec Tolstoï en même temps qu'elle la fait coïncider avec Anna Karénine.

Il semble bien que l'emploi de l'individu ait donné au roman des moyens d'expression plus puissants que ceux qui les ont précédés. Employés à des fins toutes différentes de celles du philosophe, ils permettent dans certains cas au roman de prendre pour le lecteur une importance rivale de celle de la philosophie. Il y a un Nietzsche dont on voit bien comment, de nos jours, il serait romancier; il y a un Chestov dont on voit comment il serait personnage de roman. L'adhésion qu'imposent tels personnages des grands romans est tout autre que l'approbation qu'impose le raisonnement le plus rigoureux. Balzac imposait ses héros par leur force, Dostoïevski rend certains des siens fascinants.

— Le roman vous paraîtrait-il plus voisin de la poésie que de la philosophie ?

— Oui, du moins le roman appartenant à une certaine catégorie. Je parle des romans qui sont ceux de la mise en question de l'homme. Ceux-là sont parfois les héritiers de la plus grande poésie. Il n'est pas difficile de voir où Dostoïevski est le successeur de Shakespeare, *Les Possédés* de *Macbeth*.

L'esthétique classique française avait été une mise en ordre du monde, une affirmation et non une interrogation : comparez la tragédie la plus complexe de Racine à *La Tempête*, à n'importe laquelle des grandes œuvres de Shakespeare. Balzac tente encore la mise en ordre d'un tohu-bohu. Mais à partir de notre siècle, les grands romanciers français et anglais sont «recouverts» par les Russes. Bien que leur grandeur ne soit pas mise en question, ils perdent leur virulence. C'est l'âge de Dostoïevski. Or Dostoïevski et le Tolstoï de *Guerre et Paix* sont l'interrogation même.

A parti de Dostoïevski, l'interrogation envahit les romans. Les exceptions sont bien entendu nombreuses, en raison du genre lui-même. Mais prenez seulement les prix Nobel : Thomas Mann, Roger Martin du Gard, Gide, Faulkner, tous sont des romanciers d'interrogation. Mais aussi, tous des écrivains dont l'interrogation semble tendre à saisir une furtive part d'éternité, celle des petits nuages que le prince André voit recouvrir la lune d'Austerlitz, au-dessus de l'ombre de Napoléon.

Nous étions convenus de ne pas parler de politique. Mais on sait combien l'action et la pensée furent toujours solitaires chez Malraux. J'ai tenté de savoir si ses expériences politiques récentes nourrissent l'écrivain comme le firent ses combats de jadis.

André Malraux n'avait cessé jusqu'à présent d'arpenter en fumant le studio transformé en «musée imaginaire». Il s'assied, rêveur.

— La politique, vous savez... J'avais lu Balzac depuis longtemps... Et *Ubu*... Ce n'est pas la politique qui m'intéresse. Sinon, je serais allé au Parlement... Je vous l'ai dit : c'est l'histoire.

— Vous ne vous contentez pas de l'étudier, vous la vivez.

— Il reste la Résistance, la prison et la guerre. J'avais l'habitude de la fraternité virile, et je ne commandais que des volontaires... De la Résistance, le plus émouvant fut l'aide qu'il nous advint à tous de rencontrer, aux plus mauvais jours, de gens que nous ne connaissions pas... La France, ç'a été la paysanne qui vous voit passer entouré d'un peloton allemand qui va, croit-elle, vous fusiller et qui avance d'un pas, vous regarde, et fait le signe de la croix, dans une région où on ne va pas à l'église...

Mais les expériences les plus profondes, je ne suis pas certain qu'elles soient fécondes. Comme beaucoup d'autres, je me suis trouvé en face d'un faux peloton d'exécution. Eh bien, j'ai presque tout oublié de ce que j'ai pu éprouver. Sans doute la vie ne peut-elle continuer qu'à ce prix. Mais combien je voudrais saisir la force mystérieuse qui efface et fait oublier...

L'écrivain ne reparait-il pas à ce trait ? J'ai réitéré ma question. Il s'est levé, il a repris sa marche rythmée, moins rapide.

— Eh bien, malgré ce que je viens de dire, les temps de violence qui ont parfois rempli, ou encombré ma vie, m'ont laissé deux obsessions, que je vous donne pour ce qu'elles valent.

La tare mortelle de beaucoup de milieux intellectuels européens est le masochisme, la démission béate de l'intelligence au bénéfice de la bêtise prise pour la force. Sans doute, toute action est-elle en partie manichéenne, mais nous ne sommes pas



là pour en remettre, comme l'autre dans les écuries d'Augias. J'ai conté naguère que nous avons été quelques-uns à voir revenir, du même Buchenwald, Geneviève de Gaulle et Marie-Claude Vaillant-Couturier, et à n'avoir pas oublié leur terrible ressemblance... Il y a dans l'humanité, depuis qu'elle s'est pour la première fois formée en civilisation, un indomptable souci de grandeurs mystérieusement fraternelles. Rendons à l'histoire ce qui est à l'histoire, et à l'homme ce qui est à l'homme.

Ma seconde obsession, c'est que nous vivons – et pas seulement nous, Français – en un temps où les hommes substituent, aux décisions qu'ils doivent prendre, l'expression de leurs problèmes par la tragédie dans les meilleurs cas, par la comédie dans les autres. Or une civilisation sans transcendance, comme celle que nous prétendons construire, ne peut pas être une civilisation sans sagesse. Il en est si bien ainsi que nombre d'intellectuels américains, ces dernières années, sont allés chercher la leur chez Gandhi...

— Nous autres, Européens, de quelle «sagesse» avons-nous donc besoin ?

— J'appelle sagesse, non la bienveillance désabusée de Renan – qui, en face de nos derniers maîtres, fait pourtant figure de génie... – mais la prise de conscience de nos valeurs réelles, et la volonté de les défendre. La sagesse de l'Europe surgira des Européens non des Hindous ni des Tibétains : il se peut qu'elle soit une sagesse tragique, mais il faut qu'elle soit une conscience, non un spectacle. Sinon, le dernier acteur peut dès maintenant préparer pour le dernier spectateur le dernier chant funèbre.

Mais nous n'en sommes pas là. Il n'est pas vrai que, culturellement, l'Amérique soit étrangère à l'Europe. Elle est un fragment d'un ensemble européen qui la comprend, comme l'Angleterre est un fragment européen d'un ensemble qui comprend l'Angleterre. Nous vivons – comme nous pouvons ! – dans le monde de *Macbeth*, mais, chez Shakespeare, ce monde prépare le monologue de *La Tempête*... Que ça nous plaise ou non, nous sommes entre la bombe atomique et la naissance du premier humanisme mondial.

A nous de jouer.